



ANNE SEBBA

# ETHEL ROSENBERG

L'ERREUR JUDICIAIRE  
QUI A BOULEVERSE L'AMÉRIQUE

« Un émouvant plaidoyer »

*New York Times*

« Magistral »

Philippe Sands

« Absolument captivant »

Simon Sebag Montefiore

ALISIO  
HISTOIRE

New York, 19 juin 1953. Le lendemain de leur quatorzième anniversaire de mariage, Ethel et Julius Rosenberg traversent le couloir de la mort et sont électrocutés à quelques minutes d'intervalle pour actes d'espionnage. Aucune preuve n'accuse Ethel. Pourtant, aux yeux de l'Amérique, elle est la coupable idéale : communiste, juive, complice de son mari espion. Elle doit payer.

À partir d'archives inédites, la biographe Anne Sebba lève le voile sur l'une des plus graves erreurs judiciaires de l'histoire. Comment un gouvernement aveuglé par la peur a-t-il si hâtivement scellé le sort d'une femme, mère de deux garçons ?

Ce livre est le récit d'une terrible trahison, celle d'un pays et d'une famille. Mais il est surtout un vibrant plaidoyer en faveur de la femme derrière la victime, au courage et à la dignité exceptionnels, qui par amour, refusa de se soumettre.

**ANNE SEBBA** est une conférencière et journaliste britannique. Autrice de plusieurs biographies à succès (*Les Parisiennes : leur vie, leurs amours, leurs combats 1939 – 1949*, La Librairie Vuibert, 2018 ou encore *Wallis la scandaleuse*, Tallandier, 2019), elle raconte le destin de femmes emblématiques.

ISBN : 978-2-37935-337-6



9 782379 353376

**23,90 €**  
PRIX TTC  
FRANCE

ALISIO  
HISTOIRE



Rayon : Histoire

**ETHEL  
ROSENBERG**

**De la même autrice**

*Les Parisiennes* (Librairie Vuibert)

*Wallis la scandaleuse* (Taillandier)

**ALISIO**

*L'éditeur des voix qui inspirent*

Suivez notre actualité sur **www.alisio.fr**  
et sur les réseaux sociaux LinkedIn,  
Instagram, Facebook et Twitter !

**Alisio s'engage pour une fabrication écoresponsable !**

« Des livres pour mieux vivre », c'est la devise de notre maison.

Et vivre mieux, c'est vivre en impactant positivement  
le monde qui nous entoure ! C'est pourquoi nous avons fait  
le choix de l'écoresponsabilité. Pour en savoir plus,  
rendez-vous sur notre site.

Titre original : *Ethel Rosenberg : An American Tragedy*

© Anne Sebba, 2021

Suivi éditorial : Isabelle Raimond

Relecture-correction : Céline Haimé

Maquette : Patrick Leleux PAO

Design de couverture : Caroline Gioux

Photo de couverture : © Getty Images

© 2023 Alisio,

une marque des éditions Leduc

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

ISBN : 978-2-37935-337-6

Anne Sebba

# ETHEL ROSENBERG

**L'ERREUR JUDICIAIRE  
QUI A BOULEVERSÉ L'AMÉRIQUE**

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)  
par Danielle Lafarge

ALISIO  
HISTOIRE

En mémoire de Mark Jonathan Sebba (1948-2018)  
qui m'encouragea à écrire ce livre.

Pour Sam et Evelyn Sebba dont l'avenir m'a  
également soutenue.

« Ce pays est tellement remonté contre le communisme à l'heure actuelle que le public qualifie d'ami des États-Unis quiconque est un ennemi de Staline. »

Robert Jackson, juge à la Cour suprême,  
1941–1954

« Les relations personnelles sont méprisées aujourd'hui. Elles sont considérées comme un luxe bourgeois, comme les produits d'une belle époque désormais révolue. On nous presse de nous en débarrasser et de nous consacrer à quelque mouvement ou cause. Je déteste l'idée des causes, et si je devais choisir entre trahir mon pays et trahir mon ami, j'espère que j'aurais le cran de trahir mon pays. »

E. M. Forster

« La loyauté ne signifie rien si elle ne repose pas sur le principe absolu du sacrifice de soi. »

Woodrow Wilson,  
vingt-huitième président des États-Unis





# Sommaire

|                                 |     |
|---------------------------------|-----|
| Introduction                    | 9   |
| 1. La jeunesse d’Ethel          | 27  |
| 2. Être mère en temps de guerre | 57  |
| 3. En lutte                     | 107 |
| 4. La chute                     | 135 |
| 5. La prison                    | 165 |
| 6. Le procès                    | 189 |
| 7. Le coup de grâce             | 223 |
| 8. L’isolement                  | 261 |
| 9. La mort en face              | 285 |
| 10. La rédemption               | 321 |

|  |     |
|--|-----|
| Épilogue   |     |
| Les multiples façons d'imaginer et de voir Ethel | 353 |
| Notes  | 383 |
| Bibliographie                                    | 401 |
| Remerciements                                    | 407 |

## Introduction

Le vendredi 19 juin 1953 s'annonçait comme une journée chaude et humide, comme il y en a beaucoup à New York, une journée que la poétesse Sylvia Plath qualifiera plus tard de sulfureuse. Des rayons de soleil occasionnels semblaient promettre une amélioration, mais cette promesse ne sera obstinément pas tenue. À Washington, il tombait une pluie fine.

Cependant, le temps qu'il faisait n'avait que peu d'importance pour un jeune couple qui passait ses journées enfermés, derrière des barreaux, dans les cellules du couloir de la mort de la prison de haute sécurité de Sing Sing, à New York, et qui était autorisé à communiquer à travers un grillage de midi à 19 h 20. C'était le lendemain de leur quatorzième anniversaire de mariage. Ils avaient composé ensemble un testament et rédigé leurs dernières volontés, adressées à leurs avocats. « Les mots me manquent pour décrire la noblesse et la grandeur de la compagne de ma vie, ma tendre et fidèle épouse », écrit-il à son représentant, d'une écriture tremblante avec de fréquentes ratures. « Notre amour est très beau ; il a comblé et enrichi ma vie<sup>1</sup>. » Ce vendredi-là, le dernier jour de leur vie, ils écrivirent des lettres d'adieu déchirantes à leurs deux fils, Michael

et Robby, respectivement âgés de 10 et 6 ans, « notre orgueil et notre trésor le plus précieux<sup>2</sup> ». Cette « épouse tendre et fidèle » prodigua des conseils à ses fils afin de les guider pour le reste de leur vie qu'ils allaient passer sans leurs parents. « Au début, vous allez forcément avoir beaucoup de peine, mais vous ne serez pas seuls. C'est ce qui nous console et qui vous consolera<sup>3</sup>. » Elle conclut : « Souvenez-vous toujours que nous étions innocents et que nous ne pouvions trahir notre conscience<sup>4</sup>. » À 37 ans, Ethel Rosenberg croyait sincèrement qu'elle était non seulement innocente, mais également que, moralement irréprochable, elle se trouvait du bon côté de l'Histoire.

Elle laissa ensuite à ses fils quelques citations littéraires soigneusement choisies, inscrites au crayon sur un papier à en-tête de la prison, afin qu'ils y réfléchissent. George Eliot disait : « Ce monde vaut la peine qu'on y vive, tant qu'un homme peut ainsi en vénérer et en aimer un autre » ; et : « L'honneur signifie que vous avez trop de fierté pour mal faire, mais l'orgueil signifie que vous ne voulez pas reconnaître que vous avez pu mal faire<sup>5</sup>. »

Les effets personnels de Julius avaient été emballés dans trois cartons remis au directeur. Ethel ne possédait guère plus d'affaires, et l'inventaire de ses maigres possessions au moment de sa mort comprenait un déodorant, des bas et une boîte à chaussures contenant les lettres de ses enfants. Au moment de leur arrestation, le FBI avait confisqué la plupart des biens du couple, y compris toutes les photographies de famille. Elle demanda à leur avocat, Emanuel Hirsch Bloch, dit « Manny » Bloch, de veiller à ce que ses enfants reçoivent sa médaille des Tables de

la Loi – cadeau d’une amie qu’elle s’était faite dans sa première prison – et son alliance.

Une fois les derniers recours en grâce rejetés, les autorités étaient pressées de procéder aux exécutions après presque trois ans d’emprisonnement du couple. Les électrocutions devaient avoir lieu à 23 heures, l’heure habituelle à Sing Sing. Mais Bloch demanda au juge Irving Kaufman de ne pas exécuter les Rosenberg ce soir-là, car c’était le début du shabbat. Bloch et le rabbin Koslowe, l’aumônier juif orthodoxe de Sing Sing, âgé de 75 ans, qui s’était rapproché des Rosenberg au cours des deux dernières années, se démenaient pour grappiller quelques heures de sursis supplémentaires. Koslowe passa la journée de vendredi à aider le jeune couple à se préparer à mourir sur la chaise électrique, mais il n’abandonna jamais l’espoir de prolonger leur vie. « La priorité est la vie, même une minute de vie, déclara-t-il. Si je peux prolonger une vie d’une minute, je suis tenu par la loi juive de le faire<sup>6</sup>. »

Mais il échoua. Les administrateurs judiciaires, insistant sur le fait qu’ils respectaient le shabbat, décidèrent de les exécuter trois heures plus tôt que prévu. Cette réduction du délai contraignit la prison à renoncer au traditionnel « dernier repas ». À la place, on offrit à Julius un paquet de cigarettes supplémentaire. Ethel ne fumait pas.

À l’approche de l’heure fatidique, de gros effectifs de policiers furent déployés pour protéger Ossining, la ville achetée en 1685 à la tribu des Sint Sinck. La prison de Sing Sing s’y trouve encore aujourd’hui, bâtie sur une colline escarpée de marbre blanc surplombant l’Hudson, à 50 kilomètres au nord de New York. Un très bel endroit en d’autres circonstances. Deux liaisons téléphoniques

furent établies entre le bureau du directeur de la prison, Wilfred Louis Denno, et la Maison-Blanche à Washington. Un groupe composé de cinq témoins légaux et trois journalistes fut invité à s'asseoir sur quatre rangées de bancs ressemblant à des bancs d'église. Il y eut un moment de panique au moment de trouver le bourreau, Joseph Francel, qui pensait qu'on n'aurait pas besoin de lui avant 21 heures. Il arriva bien avant le coucher du soleil et s'installa dans une alcôve sur la gauche de la pièce.

Après s'être assuré que toutes les signatures nécessaires à la location de la chaise en bois avec des sangles en cuir de l'État de New York avaient été obtenues et que les tests de tension avaient été effectués à son entière satisfaction, il lui restait une dernière vérification à faire. Il s'agissait de s'assurer que le champ de vision n'était pas obstrué entre les agents du FBI et le directeur de l'établissement, au cas où l'un des condamnés décide de faire des aveux de dernière minute ou de donner des noms. Cela entraînerait la suspension immédiate de l'exécution. Ethel et Julius refusèrent jusqu'au bout de révéler des secrets ou de dénoncer quiconque pour sauver leur vie.

Les autorités discutèrent pour savoir lequel des deux époux devait être exécuté en premier. Le directeur était en faveur d'Ethel, croyant qu'à la dernière minute Julius craquerait et livrerait la confession tant attendue. Mais J. Edgar Hoover, directeur de longue date du FBI qui ne perdait jamais de vue l'opinion publique, s'était toujours opposé à la peine de mort pour Ethel. Il était particulièrement conscient des critiques qui seraient prononcées à l'encontre du FBI si, après la mort de son épouse, Julius se repentait et sa vie devait être épargnée. « Rien n'embarrasserait plus le

Bureau que de voir la femme et la mère de deux enfants mourir et le mari survivre. Ce serait un cauchemar pour les relations publiques<sup>7</sup>. » Tous ceux qui connaissaient Ethel savaient qu'il était impossible qu'elle se repente ou se rétracte si son mari était mort ; elle n'aurait jamais pu supporter de continuer à vivre dans ces circonstances.

C'est ainsi qu'à 20 heures, vêtu de sa longue robe noire et de son châle de prière blanc, le rabbin Koslowe entonna les paroles du psaume 23, « Le Seigneur est mon berger : je ne manque de rien » et conduisit Julius Rosenberg, âgé de 35 ans, de sa cellule de détention jusqu'à une partie de la prison appelée de façon incongrue « la salle de danse » où se trouvait la chambre d'exécution.

La moustache de Julius avait été rasée, ses lunettes enlevées, et il se retourna de lui-même pour aller s'asseoir sur la chaise électrique. Un casque noir fut placé sur sa tête, des sangles noires furent enserrées autour de sa poitrine et des électrodes furent fixées sur sa jambe droite. Le directeur fit signe à ses assistants d'actionner l'interrupteur pour envoyer trois fortes décharges électriques dans le corps du condamné. Quelques minutes plus tard, deux médecins munis de stéthoscopes prononçaient le décès de Julius Rosenberg.

Dès que son corps fut déposé sur une table blanche, recouvert d'un drap et transporté hors de la pièce, il incombait à Koslowe la tâche macabre de conduire Ethel, vêtue d'une robe sans manches verte et blanche fournie par l'État, le long du même chemin cimenté depuis sa cellule. Cette fois, Koslowe lut le psaume 15, « Éternel, qui est-ce qui séjournera dans ton Tabernacle ? » et le psaume 31, « J'ai mis ma confiance en toi, Seigneur ». Si elle avait

baissé les yeux, Ethel aurait remarqué les traces de pattes d'un rat effrayé qui avait manifestement foulé le ciment humide des décennies plus tôt, résolument tourné dans la direction opposée. Mais au lieu de cela, sachant que son mari bien-aimé était mort quelques minutes auparavant, elle entra dans la salle d'exécution la tête haute. Bien que, comme elle l'avait déjà admis en privé à son avocat, « elle frissonnait de la tête aux pieds<sup>8</sup> » à l'idée de se retrouver sur la chaise électrique et d'être traversée par un courant électrique, elle avait décidé, comme elle le lui avait promis, « de mourir avec honneur et dignité<sup>9</sup> ».

Ethel s'arrêta devant la chaise, commença à s'en approcher, mais se retourna soudain vers les deux femmes qui étaient entrées dans la pièce avec elle : la gardienne de la prison, Mme Helen Evans, et son amie depuis deux ans, l'opératrice téléphonique, Mme Lucy Many. Ethel tendit les bras vers la gardienne aux cheveux blancs et l'attira vers elle pour une brève étreinte. Les femmes s'embrassèrent rapidement avant que Mme Evans, visiblement émue, ne parte avec Mme Many. Mme Evans avait été désignée comme témoin officiel. Mais, après l'étreinte, elle inclina la tête et se précipita hors de la pièce, incapable de regarder. Ethel prit place sur la chaise. Les assistants lui posèrent le casque sur la tête et attachèrent les sangles et les contacts sur la jambe. Elle ferma les yeux pendant qu'ils lui fixaient les électrodes sur la tête, refusant de regarder une dernière fois le ciel à travers la lucarne. Elle était prête pour la première décharge. Après trois décharges, elle fut allongée sur la table et examinée par les médecins, qui déclarèrent aux fonctionnaires dans l'expectative que, chose inimaginable, le cœur d'Ethel battait toujours. Elle



fut remise sur la chaise, les sangles furent rattachées et on lui administra deux autres décharges, cinq en tout. Elle mit quatre minutes et demie à mourir. C'était la preuve, selon certains commentateurs, que c'était vraiment elle la plus forte du couple. Il est plus probable qu'elle était trop petite pour l'équipement ou que les contacts n'avaient pas été suffisamment humidifiés.

Ainsi s'achevait l'histoire de Julius et Ethel Rosenberg, comme l'écrivirent la plupart des journalistes dans leurs comptes rendus de la journée. Mais ils ne pouvaient pas se tromper davantage. Ethel Rosenberg n'était pas une espionne. Ce n'était pas non plus une sainte. Elle était obstinée, déterminée, encline à douter d'elle-même et ne se faisait pas facilement des amis. Communiste convaincue, elle était également très intelligente et farouchement fidèle à son mari bien-aimé, qui était sans aucun doute un espion communiste qui communiqua des secrets militaires à l'Union soviétique pendant la Seconde Guerre mondiale. La mort d'Ethel soulève inévitablement des questions sur l'étendue de sa complicité ainsi que sur la faillibilité de la loi. Mais c'est aussi l'histoire d'une trahison, celle d'un pays et d'une famille. Ethel fut trahie par sa propre chair et son propre sang – par son frère David Greenglass, lui aussi fervent adepte des idéaux communistes, qui travaillait comme technicien sur le site de mise au point de la bombe atomique, à Los Alamos, au Nouveau-Mexique, et par sa femme, Ruth, la belle-sœur d'Ethel. Contrairement à Ethel et Julius, Ruth et David, qui avaient tous deux participé activement à des activités d'espionnage, échappèrent à la chaise électrique. Ruth échappa à toute sanction. Ethel fut également trahie par sa mère.

C'est la première fois que l'histoire ambiguë d'Ethel est racontée, à la lumière de son ultime témoignage devant le grand jury – l'institution américaine qui détermine s'il y a matière à procès – finalement rendu public après la mort de David Greenglass, en 2014, à l'âge de 92 ans. Ces preuves renforcent l'impression de tragédie profondément personnelle et shakespearienne. Pourtant, la tragédie d'Ethel est aussi la tragédie de l'Amérique, illustrant la façon dont la culture et la politique américaines furent façonnées par la plongée rapide du pays, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, de l'euphorie militaire à la paranoïa de la guerre froide. Ce sont des thèmes épiques, comme le comprirent beaucoup de ceux qui assistèrent à l'exécution. Néanmoins, l'aspect le plus sombre et le plus troublant de tous était sans doute la volonté du gouvernement de rendre deux enfants orphelins alors qu'il savait pertinemment que le procès au cours duquel leur mère fut condamnée était truffé d'erreurs judiciaires. La conspiration était presque impossible à réfuter – il était évident qu'elle avait dû avoir des conversations avec son mari et son frère. Cependant, le jury reçut pour instruction de considérer qu'Ethel avait fait plus que cela, qu'elle était une traîtresse, ce qui était une accusation tout à fait différente aux terribles conséquences. Pourtant, jusqu'à quelques heures avant l'exécution, le gouvernement qui, en public, semblait si sûr de la culpabilité d'Ethel, nourrissait tant de doutes qu'il demanda en privé à des fonctionnaires de questionner Julius : « Votre femme avait-elle connaissance de vos activités ? »

\*\*\*

Julius et Ethel Rosenberg sont les seuls Américains à avoir été mis à mort en temps de paix pour conspiration en vue de commettre un acte d'espionnage. Ce sont les deux seuls civils américains exécutés pour des crimes d'espionnage commis pendant la guerre froide, qui dura de 1946 à 1991. Et Ethel est la seule Américaine condamnée à mort pour un crime autre que le meurtre. Aujourd'hui, il est largement reconnu que Julius a bien transmis des renseignements militaires à l'Union soviétique, mais on reste sceptique quant au fait que le couple ait, selon l'expression utilisée à l'époque, volé « les secrets » de la bombe atomique. On savait déjà beaucoup de choses sur la physique de base nécessaire à la fabrication d'une bombe ; la principale difficulté était de concevoir des armes pratiques, ainsi que les avions et les missiles pour les lancer. Il est également largement reconnu que le procès, qui dura trois semaines au cours desquelles les époux Rosenberg furent reconnus coupables et condamnés à mort, comportait de multiples erreurs judiciaires et que la seule « preuve » contre Ethel était le parjure de son propre frère David. Mais par-dessus tout, Ethel fut la victime d'un gouvernement si terrifié à l'idée de montrer sa faiblesse face à une peur inébranlable du communisme au plus fort de la guerre froide qu'il autorisa sciemment ce parjure.

Pourquoi est-il important de nos jours de comprendre les motivations d'une femme qui, dans la seconde moitié des années 1940 et au début des années 1950, croyait aux valeurs d'un système communiste aujourd'hui largement discrédité ? Qu'est-ce qui poussa un enfant né de parents immigrés d'Europe de l'Est à embrasser le rêve américain qui permit à tant d'immigrés comme elle de s'épanouir,

tout en cherchant à l'améliorer ? Durant les années 1930, la conviction que la nouvelle philosophie du communisme, avec toutes ses contradictions inhérentes, était la voie à suivre pour créer un monde dépourvu de pauvreté, d'inégalité et de racisme, était partagée aussi bien par de nombreux intellectuels new-yorkais de l'Upper West Side que par les pauvres ouvriers du Lower East Side. C'était une philosophie particulièrement attrayante pour les Juifs qui croyaient que la révolution bolchevique offrait la perspective d'une vie affranchie de l'esclavage. En 1933, l'Amérique avait finalement reconnu l'Union soviétique et établi des relations diplomatiques avec le nouvel État. Trois ans plus tard, en 1936, l'année où Ethel rencontra Julius, beaucoup de ces mêmes personnes pensaient qu'il était moralement impératif de soutenir le gouvernement espagnol démocratiquement élu du Front populaire, qui comprenait des communistes, contre le soulèvement militaire de droite mené par le général Francisco Franco. La guerre civile espagnole devint une cause épousée par les libéraux new-yorkais à l'esprit international qui croyaient fermement qu'il fallait arrêter le fascisme ; certains se portèrent même volontaires pour combattre en Espagne et donnèrent leur vie pour cette cause.

Au cours des années 1930, bon nombre de ces mêmes New-Yorkais s'informaient sur le communisme en Union soviétique en lisant les rapports naïfs du journaliste Walter Duranty, lauréat du prix Pulitzer et correspondant à Moscou du *New York Times*, qui nia la famine de 1932-1933 et édulcora les purges de Staline. Brièvement, l'idée d'un Front populaire au gouvernement en Amérique fut même perçue par beaucoup de ceux qui avaient été

autrefois de fervents communistes comme offrant la meilleure voie pour vaincre la montée du fascisme, non seulement en Espagne, mais aussi en Italie et en Allemagne. De 1933 jusqu'à sa mort en 1945, le président Franklin D. Roosevelt, démocrate et instigateur du New Deal, destiné à sortir l'Amérique de la dépression et à restaurer la prospérité pour tous les Américains, s'accrocha au pouvoir. En 1941, il conclut une alliance avec la Russie communiste. Durant les dernières années de la Seconde Guerre mondiale, l'Union soviétique fut non seulement une alliée, mais aussi un rempart essentiel pour vaincre Hitler. Pourtant, l'opinion changea radicalement en 1945, presque avant la fin de la guerre. À la mort de Roosevelt, les républicains voulurent à tout prix mettre fin à ce qu'ils considéraient comme une domination démocrate, voire dynastique, peu après la conférence de Yalta, en février, où Roosevelt, Staline et Churchill se partagèrent le monde de l'après-guerre. Le vice-président de Roosevelt, Harry S. Truman, prit la relève et resta en fonction jusqu'en 1953. Rusé et bien conseillé, Truman était un sénateur du Missouri sans prétention, connu pour son franc-parler, qui considérait Staline avec une grande méfiance lorsqu'ils se rencontrèrent à la conférence de Potsdam au cours de l'été 1945. On assista presque immédiatement à un changement de ton radical dans le discours, non seulement en Amérique, mais aussi en Grande-Bretagne, où le Premier ministre travailliste nouvellement élu, Clement Attlee, était également alarmé par les intentions de Staline après la guerre.

En mars 1946, à la demande de Harry Truman, Winston Churchill, leader conservateur britannique en temps de

guerre, prononça un discours à Fulton, dans le Missouri, déclarant qu'un « rideau de fer » était tombé sur l'Europe. Cette frontière imaginaire divisait le continent en deux zones d'influence distinctes, l'une communiste et l'autre démocratique. Dans son discours, Churchill fit valoir que de solides relations anglo-américaines étaient essentielles pour arrêter la propagation du communisme et maintenir la paix en Europe. Un an plus tard, dans un discours dramatique devant une session conjointe du Congrès, Truman déclara que le monde entier était confronté à un choix : un mode de vie « fondé sur la volonté de la majorité » ou un mode de vie « fondé sur la volonté d'une minorité imposée par la force à la majorité ». Ce dernier régime, suggéra-t-il, reposait sur « la terreur et l'oppression ».

La « doctrine Truman », telle qu'elle fut nommée, fut endossée par le parti républicain qui cherchait désespérément à reprendre le pouvoir aux mains des démocrates. La thèse de Truman selon laquelle l'Union soviétique présentait une menace pour l'Occident, et en particulier pour les États-Unis, semblait incontestable à la fin des années 1940, tandis que l'Europe de l'Est puis la Chine tombaient dans l'orbite de Moscou. Pourtant, brandies par des politiciens républicains sans scrupule, tels que le jeune membre du Congrès californien Richard Nixon et le sénateur Joseph McCarthy, du Wisconsin, cette même menace devint le prétexte à une hystérie anticomuniste, centrée sur de prétendus complots de « Rouges » et de compagnons de voyage « anti-américains ». Le « maccarthysme », comme on l'appelait, se nourrissait des soupçons de nombreux Américains qui pensaient avoir été entraînés dans une

guerre non désirée et risquaient maintenant de perdre la paix.

Ironiquement, de nombreux anciens communistes américains perdirent leurs illusions sur l'Union soviétique à la fin des années 1940, confrontés aux preuves tangibles de la brutalité du stalinisme en Europe de l'Est.

Ethel et Julius auraient-ils dû eux aussi renoncer au communisme ? Même dans une société « libre », définie par l'idéal selon lequel chacun est en droit de nourrir les convictions politiques qu'il souhaite, même s'il est difficile d'éprouver de la sympathie pour une personne engagée dans la subversion, qui trahit son pays en donnant des renseignements à un autre pays, il est en même temps non seulement possible, mais aussi, je crois, impératif de faire preuve d'empathie pour tout individu qui se trouve à la merci d'un acte d'accusation gouvernemental bien préparé et répété sans nécessairement être d'accord avec les idéaux politiques de cette personne. C'est particulièrement vrai pour Ethel, dont la motivation et l'implication dans les crimes de Julius nécessitent un examen plus approfondi que celui qui lui fut accordé après son exécution. Même dans la mort, Ethel fut présentée par certains comme une simple extension de Julius, le plus jeune partenaire du « couple Rosenberg », par d'autres comme « le maître » qui poussa son mari, apparemment plus faible et plus jeune, à agir – ces positions furent souvent adoptées en fonction d'opinions politiques préexistantes. En l'absence de preuves de ce que savait exactement Ethel, si tant est qu'elle sût quelque chose, ou de ce qu'elle et Julius se disaient dans l'intimité de la chambre à coucher, et compte tenu du fait que leur procès reposait au mieux sur des

preuves circonstanciées, il me semble important d'essayer de comprendre qui était cette femme, à peine connue au moment de son arrestation en 1950, mais devenue une icône internationale quelques années plus tard. Comment cette transformation fut-elle opérée ? Ayant abandonné l'école et toute éducation académique après avoir obtenu son diplôme à 15 ans, comment trouva-t-elle la force de survivre à trois ans de prison, dont deux à l'isolement, en parvenant à un niveau de dignité inattaquable et en nourrissant la conviction que la cause pour laquelle elle était prête à donner sa vie était vraiment digne d'intérêt ? Ethel Rosenberg est entrée pour la première fois dans ma vie quand j'étais moi-même une jeune mère vivant dans le New York des années 1970, découvrant la littérature américaine en général et un roman en particulier qui m'a immédiatement fait me demander « et si... ». Mes grands-parents étaient juifs et ils avaient eux aussi fui l'Europe de l'Est et la pauvreté, mais ils étaient arrivés en Angleterre, et non en Amérique. À l'époque où j'habitais à New York, *Le Livre de Daniel* d'E.L. Doctorow était un livre de poche qui n'était plus récent, mais toujours d'actualité, assez petit pour être glissé dans mon sac à main pour que je puisse le lire pendant le trajet en métro de Brooklyn à Manhattan ou dévoré dans la pénombre lorsque l'un de mes deux bébés me réveillait la nuit. J'ai toujours le livre dont les pages sont maintenant jaunies et décollées et il me ramène à l'époque où j'ai appris l'existence d'Ethel à travers une version très romancée, mais désespérément dramatique, des événements.

Si je pense que l'histoire d'Ethel n'a jamais été aussi importante qu'aujourd'hui, c'est parce que j'ai réalisé ce



qui peut arriver lorsque la peur, une arme puissante entre les mains de l'autorité, se transforme en hystérie et que la justice est délibérément ignorée. Autrefois, ceux qui voulaient prouver la culpabilité de Julius ont toujours fait référence aux « époux Rosenberg » ; Ethel était utilisée comme un pion dans l'espoir que la menace qui pesait sur elle l'amènerait à passer aux aveux. Pourtant, même en 1950, il aurait dû être impossible d'affirmer qu'Ethel était légalement complice simplement parce qu'elle partageait les idéaux politiques de Julius et refusait de l'abandonner. Elle ne l'était pas. Aussi, quand on me dit aujourd'hui : « Ah oui, les Rosenberg, c'étaient des espions, n'est-ce pas ? », je frémis devant la facilité avec laquelle ce raccourci s'est imposé. Dans les pages qui suivent, une partie de ma tâche est d'extrapoler Ethel, de la voir comme un individu, une victime probable de son époque autant que d'un gouvernement implacable qui s'est retrouvé inerte tel un gros poids lourd bloqué à un carrefour et incapable de faire demi-tour.

\*\*\*

Un bon point de départ pour essayer de comprendre Ethel est son apparence. Elle avait un physique ordinaire, des cheveux bruns ondulés coupés court et un visage rond et plutôt doux qui la faisait paraître plus ronde qu'elle ne l'était. Quand elle souriait, elle devenait jolie. Elle n'avait ni les moyens ni l'envie d'acheter des vêtements à la mode. Elle préférait utiliser le peu d'argent dont elle disposait pour s'améliorer, notamment en prenant des cours pour être une bonne femme au foyer ou des leçons

de guitare – dans l'espoir de pouvoir ensuite l'enseigner à ses fils. Elle aimait la musique et se réjouissait de chanter et de jouer avec ses enfants, souhaitant qu'ils s'enrichissent des leçons qu'elle n'avait pas eu le droit de recevoir, enfant, car sa mère méprisait les arts qu'elle jugeait futiles.

Les relations d'Ethel avec sa mère, Tessie, étaient extrêmement difficiles. Tessie avait toujours préféré les garçons de la famille, au nombre de trois, et elle était particulièrement attachée à son dernier-né, David. Aux yeux de Tessie, les filles ne devaient avoir d'autre ambition que celle de trouver un mari juif (peut-être parce que sa propre vie avait été si peu gratifiante), aussi ne félicitait-elle jamais sa fille, l'enfant intelligente, pour ses excellents résultats scolaires. Ethel était plus proche de son père, Barney, mais celui-ci n'avait aucune autorité à la maison. Ethel a donc appris très tôt à mener sa vie sans attendre de louanges, à décider elle-même de ce qui était bon. Lorsqu'elle rencontra Julius, qui admirait ses talents et appréciait ses qualités intellectuelles, elle tomba folle amoureuse de lui. Il lui offrait aussi une échappatoire. Et quand Ethel devint mère, d'abord en 1943, puis en 1947, elle était bien décidée à ne reproduire d'aucune façon le modèle maternel qu'elle avait dû subir. Pourtant, elle continua à rechercher l'amour et l'approbation de cette mère presque jusqu'au bout, restant aussi longtemps que possible une fille dévouée, au sein de sa famille. Lorsque, après la guerre, Julius essaya de lancer une petite entreprise, initialement en vendant des surplus de l'armée et en réparant des machines, il lui sembla évident d'impliquer deux de ses beaux-frères, Bernie et David. L'entreprise ne prospéra jamais.

## *Introduction*

Voilà le destin de cette femme apparemment sans prétention, une mère au foyer du Lower East Side, qui se retrouva dramatiquement mêlée à certains des plus graves problèmes politiques, sociaux et culturels du xx<sup>e</sup> siècle : la mise au point et l'utilisation de l'énergie atomique, la peur du communisme, l'antisémitisme, la misogynie et la définition de ce que cela signifiait et signifie encore d'être américain.

Mais, au fond, l'histoire d'Ethel est celle d'une femme, d'une mère, d'une sœur, d'une épouse et d'une fille, des rôles qu'elle a été amenée à jouer durant sa courte existence avant qu'elle ne prenne brutalement fin au printemps 1950.